

CIVILISATION CELTIQUE

On croit généralement que les Gaulois bâtirent des villes fort tard. Jusque-là, ils menèrent une vie nomade et vécurent sous des tentes. Ils trouvaient alors dans leurs nombreux troupeaux de boeufs, de porcs, de chèvres et de moutons, dans la chasse et la pêche, tout ce qui était nécessaire aux besoins, d'ailleurs très restreints, de la vie pastorale ; à peine essayaient-ils, çà et là, une culture ingrate et stérile. Ils mangeaient assis par terre sur des peaux de loups et de chiens, buvaient tous dans la même coupe, qui passait successivement du plus ancien jusqu'au plus jeune de la famille, et se saluaient avant d'y mouiller leurs lèvres, ce qui, plus tard, amena l'usage de boire à la santé et de trinquer. Aucun peuple n'a conservé plus religieusement cet antique usage que les Morvandiaux. Boire sans saluer nommément la plus considérable des personnes présentes et toute la compagnie, serait regardé comme une grave impolitesse ; ce serait une grossièreté.

La boisson des Celtes du Morvan, comme celle du reste des Gaulois, était ordinairement de la bière, du cidre et des liqueurs fortes qu'ils composaient eux-mêmes. Ils ne connurent le vin que bien tard ; mais dès lors ils le recherchèrent avec fureur. Ils sacrifiaient souvent les choses les plus précieuses pour s'en procurer ; aussi leur a-t-on reproché, malgré la frugalité de leurs repas, l'excès dans la boisson. Après vingt siècles, la même passion se retrouve encore dans nos Morvandiaux, leurs descendants.

Les Celtes avaient la peau blanche, la taille haute, les cheveux blonds ou dorés, les yeux bleus, le regard sévère et menaçant ; ils étaient prompts et querelleurs, surtout en présence de leurs femmes, qui se mêlaient souvent de la partie ; mais, en revanche, ils étaient dociles quand on savait les flatter. Leur passion pour le jeu était effrénée et leur curiosité proverbiale.

Hospitaliers et avides de nouvelles, ils allaient au-devant des étrangers, les conduisaient poliment sous leurs tentes et leur servaient, sans rétribution aucune, une part copieuse des provisions de bouche destinées à la famille. Jamais voyageur n'eut à se plaindre de ses hôtes ; chez eux l'hospitalité était sacrée. Mais ils ne purent pas en dire toujours autant des étrangers, qui abusèrent souvent de leur extrême crédulité. Ces traits divers du caractère de ces anciens peuples ne présentent-ils pas encore une analogie frappante avec celui des Morvandiaux actuels.

Les métaux étaient peu connus parmi eux, aussi leurs instruments étaient presque toujours de bois ou de pierre. Ils marchaient au combat la poitrine couverte d'une cuirasse d'osier ou de planche, et portant à la main une hache de pierre. La forme et la nature de leurs armes sont attestées par l'histoire et les découvertes faites en divers lieux du Morvan, entre autres sur la hauteur des Flats, près Marigny-l'Eglise.

Simple dans toutes leurs habitudes, ces peuples l'étaient aussi dans leurs vêtements. Ils ne se couvrirent d'abord que des peaux des bêtes qu'ils tuaient à la chasse ou des animaux qu'ils nourrissaient pour les besoins de la famille. Mais, ils apprirent des Phocéens l'art de travailler les métaux, où ils excellèrent bientôt ; celui de faire la toile, dont ils se firent des habits, et ils se mirent à cultiver le chanvre. La laine de leurs troupeaux fut utilisée ; ils la convertirent en étoffes propres à les protéger contre les rigueurs du froid, et portèrent le sagum, sorte de manteau court qu'ils arrêtaient par-devant avec une boucle. Ce manteau était assez semblable à celui que portent les Morvandelles, lorsqu'elles vont aux champs.

Le DRUIDISME

La religion des Celtes du Morvan ne fut d'abord qu'un fétichisme grossier ; ils adoraient les plantes et les arbres, les rochers et les fontaines. Le vent qui desséchait leurs campagnes, l'éclair qui éblouissait leurs regards, la foudre qui les effrayait par son épouvantable fracas, reçurent leurs hommages. Ce culte semble assez naturel chez un peuple de bergers, qui n'avait point été divinement éclairé.

Dans le cours du cinquième siècle avant l'ère chrétienne, une multitude de Cimbres ou Kimris, sortis du nord de la Germanie, avec leurs femmes et leurs enfants, sous la conduite de Hâ ou Hésus-le-Puissant, s'avancèrent, après bien des combats, jusqu'au coeur de la Gaule et arrivèrent aux monts éduens, aujourd'hui le Morvan. Ces étrangers avaient amené avec eux leurs prêtres, connus sous le nom de druides, c'est-à-dire sages. Ceux-ci prêchèrent aux indigènes leur religion, leur en enseignèrent les dogmes et la morale, et bientôt les croyances des deux peuples se confondirent pour ne former qu'une même théologie et une seule religion, le druidisme.

Ce culte avait pour base le dogme de l'immortalité de l'âme par la métempsycose, et celui de l'unité de l'Être suprême, ce qui donnait à sa théologie une sublimité et une supériorité incontestables sur celle des Celtes et autres nations païennes. Sa morale se réduisait à ces trois points fondamentaux : "Adorer Dieu, ne faire jamais le mal, se distinguer par sa bravoure".

Comme les Perses, les druides n'avaient pas de temples ; ils croyaient même que c'était dégrader la majesté suprême que de prétendre la renfermer

dans un lieu ou de la représenter sous la figure humaine. Le chêne était le signe auquel ils avaient plus particulièrement attaché le souvenir de la divinité. Cet arbre en était, à leurs yeux, le symbole et l'oracle ; ils devinaient et prédisaient l'avenir par le mouvement de ses feuilles. Ces prêtres païens en avaient une si haute idée, ils lui avaient voué une si profonde vénération, qu'ils portaient sur leur front, dans toutes les cérémonies du culte, une couronne de ses rameaux.

Les druides aimaient, en conséquence, le séjour des plus sombres forêts. Les lieux isolés, capables d'inspirer de la crainte et une sorte d'effroi religieux, étaient surtout recherchés de ces docteurs mystérieux et redoutés des peuples. C'était là qu'ils cultivaient les hautes sciences religieuses, civiles et philosophiques ; car ils étaient, en même temps, pontifes, législateurs, juges, médecins, philosophes et poètes. C'était là aussi que se trouvaient les divers monuments de leur culte. Les forêts du Haut-Morvan, depuis le Beuvray jusqu'à Quarré-les-Tombes, en renfermaient jadis un grand nombre.

Les druides croyaient aussi que les lieux éminents étaient autant de sanctuaires élevés par la nature à l'Être suprême ; de là leur établissement au Mont-Dru, au Beuvray, à Saint-Marc... Ils formaient quatre classes distinctes, ayant chacune son rang et ses attributions diverses. Les vaccies s'occupaient des fêtes et des mystères de la religion, et en enseignaient les dogmes et la morale à la jeunesse. Les eubages ou ovates allaient dans le monde, étudiaient les sciences naturelles, telles que la médecine, l'astronomie, et s'occupaient de divination. Les sarronides, ainsi nommés du roi Sarron, l'un des premiers qui régnèrent sur les Celtes et leur confièrent des emplois publics, rendaient la justice et présidaient aux contrats. Enfin les bardes célébraient sur les instruments les vertus civiles et religieuses des citoyens illustres, et les hauts faits des guerriers, qu'ils accompagnaient jusque dans les combats pour stimuler leur courage, soutenir leur ardeur, et leur inspirer le mépris de la mort. Leur influence était si grande, qu'ils arrêtaient quelquefois la fureur des combattants, et reconciliaient deux armées prêtes à se livrer bataille et à s'entr'égorger.

Les décisions des druides étaient rarement transgressées ; car, malheur à qui l'eût osé. Il était aussitôt frappé d'anathème, et, par là, exclu de la société même de ses proches ; on le fuyait, on l'abhorrait comme un scélérat, un pestiféré, qui aurait traîné après lui le déshonneur, la contagion et la mort ; on ne lui rendait pas même la justice. C'était la peine la plus redoutable, la plus terrible de toutes.

Il y avait aussi en Morvan, comme dans le reste des Gaules, des druidesses, vulgairement connues sous le nom de fées ou vierges. De là, ces nombreux dolmens du Haut-Morvan communément dits pierres de la vierge et roches des fées. Elles s'occupaient de divination et de prédictions ; leur influence était aussi fort grande parmi le peuple, qui les croyait capables de faire les plus étonnantes merveilles, et surtout d'opérer les plus terribles maléfices, comme de changer les hommes en bêtes, de faire périr les animaux,

d'exciter les tempêtes en trempant seulement leur baguette dans l'eau d'une fontaine. Elles étaient extrêmement redoutées en Morvan.

Une des cérémonies les plus solennelles de la religion des druides, était la recherche du gui de chêne, plante parasite, sacrée parmi eux. On lui attribuait la plus sublime vertu, comme de rendre fécondes les femmes et les animaux stériles, et de guérir toutes sortes de maladies. La cueillette s'en faisait le sixième jour de la première lune, et c'était celui d'un chêne de trente ans qui était préféré. On s'assemblait au solstice d'hiver, c'est-à-dire vers le commencement de l'année, pour courir à la recherche de l'arbre qui portait la plante sacrée. Lorsqu'on l'avait découvert, le pontife, suivi d'un nombreux cortège, se rendait au lieu désigné, détachait l'objet vénéré avec une serpette d'or, et en faisait, par des ministres subalternes, la distribution à toutes les personnes présentes. Celles-ci le recevaient avec les signes d'une extrême vénération, et le conservaient ensuite très précieusement dans leurs maisons ou sous leurs tentes. Vingt fois les sombres forêts du Morvan, parcourues en tous sens par une multitude recueillie, ont retenti du cri sacré : "au gui l'an neuf" ; vingt fois les rochers et les échos des bois ont répété ce cri religieux de nos pères. La cérémonie, commencée par des prières publiques, se terminait par le sacrifice de deux taureaux blancs.

Jusqu'ici le druidisme, religion mystérieuse et défiante, qui ne confia jamais ses dogmes à l'écriture et se propagea toujours par initiation, n'avait, du moins en apparence, rien de profondément immoral. Mais dans les dangers extrêmes de la nation, au moment d'une guerre périlleuse, dans les temps de fléaux et de malheurs publics, venaient les sacrifices humains, et c'est alors qu'elle revêtait un caractère barbare, qui la fit détester, et servit de prétexte, aux empereurs romains, devenus maîtres des Gaules, pour la proscrire.

Lors donc qu'un sacrifice d'abomination était offert à Esus, ce dieu cruel et sanguinaire, le père du carnage, ou à Teutatès, l'ami du silence, le père des hommes, ou enfin à Dis, le père de la nuit, on voyait un eubage s'approcher mystérieusement du cadavre de la malheureuse victime, gisant aux pieds du sacrificateur, en retirer, aux applaudissements d'une multitude insensée, les entrailles encore palpitantes, les interroger d'un oeil scrutateur et inquiet, et prédire ainsi l'issue d'une guerre imminente ou la fin d'une calamité désastreuse.

Outre l'ordre si puissant des druides, il en existait encore un autre chez les Celtes, c'était celui des chevaliers ou nobles, qui se transmettait héréditairement.

Le gouvernement du peuple éduen était une république administrée despotiquement par un vergobret, sorte de magistrat suprême, élu chaque année

par un sénat composé des prêtres et des nobles de la nation. Il avait, pendant toute la durée de sa charge, droit de vie et de mort sur tous les citoyens ; mais, par une précaution salutaire, il lui était défendu de sortir des limites du pays de sa domination, et à ses parents d'entrer au sénat tant qu'il serait en exercice.